

C'est dans le détail du quotidien
que se révèlent le sel et le poivre de la vie.

Arrêts sur images

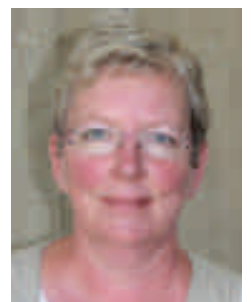
Fin d'un stage de gymnastique et de psychomotricité. Les parents sont invités au spectacle de clôture pour admirer les prouesses réalisées par leurs enfants. Et quand les grands-parents sont disponibles, leur présence est bienvenue. Les voilà donc, en cette fin d'après-midi un peu moite, assis sur des bancs de gym dans la grande salle remplie d'équipements sportifs, à regarder, pas peu fiers, les enchaînements d'exercices exécutés par leurs graines d'athlètes et à se réjouir de leurs talents parfois inconnus. Ces petits, dont certains ont moins de cinq ans, n'ont vraiment peur de rien et c'est avec audace qu'ils prennent leur élan, se lancent sur un tapis, roulent et déboulent. Pour se retrouver, quel enchantement, sur leurs deux pieds. À peine un semblant de sourire de travers, tout juste un petit déhanché pour retrouver l'équilibre. Un arrêt sur image, celle d'un pantin légèrement désarticulé et hop, les voilà repartis vers un autre coin de la salle pour la prochaine activité d'équilibre, d'agilité ou de souplesse. Aucun de ces petits n'a spécialement l'étoffe de l'athlète, à moins que l'avenir ne contrarie cette impression. Certains reculent à la dernière minute ou évitent un exercice sur le parcours. Une blondinette s'élançait puis se ravise. Ça fait une courbe dans l'alignement des candidats aux pirouettes. Et la foudre ne tombe pas. Pas de coup de sifflet, pas de regard noir ni de tête baissée en signe de honte. Le spectacle continue sans accroc. Le modèle des sportifs « en herbe » n'est pas uniforme: il y a des petits, des grands, des ronds et des tout minces. Et l'on ne voit pas qu'une seule tête lorsque les

enfants sont en file. C'est tant mieux. Un peu de désordre a quelque chose de frais. Ce qu'ont vu les grands-parents ce jour-là ne ressemble en rien à leur expérience personnelle dans le même genre de salle, il y a près d'un demi-siècle. Qui ose dire qu'avant c'était mieux ?

SWEET CHARIOT

L'attente à la caisse des supermarchés est une source de vagabondages plus ou moins spirituels. Quand rien ne presse spécialement, on a le temps de regarder les conducteurs de chariots et d'imaginer leur vie, ou du moins l'un ou l'autre épisode de celle-ci. Les gens de son allée à soi, ceux qui sont devant, ceux qui suivent, mais aussi ceux des rangées voisines. Et on n'a encore rien dit des achats posés sur le tapis. Ce serait une autre histoire. Un monsieur à l'air poète, qui siffle en disposant ses emplettes, dans l'ombre d'une épouse dont l'air renfrogné contraste avec celui de son mari. On se dit que chacun fait ce qu'il peut pour que son cœur batte à l'aise. Puis, une jolie dame qui paraît septante ans, à l'allure distinguée et dont les yeux bleus ont curieusement cessé de vieillir il y a vingt ans. Un jeune homme avec un sac à dos, qui achète de quoi se préparer une salade de saison. Le tout pour une assiette en solo. Une femme d'origine africaine, aux gestes souples et déliés, qui semble connaître toutes les hôtesse de vente, qu'elle appelle affectueusement par leur prénom. Deux étudiants affairés, sûrement en mission officielle cette semaine-là. On les devine soucieux de

n'acheter que le strict nécessaire pour le repas communautaire du soir. Budget serré. Tiens, ça existe encore, cuisiner et manger ensemble. Et puis un autre étudiant, qui pointe les achats à la caisse, celui-là. À certaines heures, il semble que le monde ralentit, que le temps a suspendu sa course. On se croirait dans un film. À la séquence finale, une dame demande à l'étudiant-caissier de pointer cent euros de plus, pour avoir deux billets de cinquante et éviter ainsi le passage à la banque. « *Veillez signer là, madame, s'il vous plait.* » En même temps, la dame reçoit les billets des mains du jeune caissier. Il y en a un de trop. Trois, à la place de deux. Cent cinquante euros à la place de cent, ça fait beaucoup. La cliente est honnête: elle rend ce qui ne lui est pas dû, en faisant un petit commentaire gentil. Tout le monde se regarde. Parfois, les nouvelles de la planète ne sont pas mauvaises.



Chantal BERHIN